

QUI S'EXPOSE SUR LES FAÇADES?

Le mystérieux Nemo déroule d'amples silhouettes noires sur des murs de préférence décrépits, des fenêtres murées, autant d'ouvertures vers un ailleurs.



À FORCE D'ÊTRE RÉPÉTÉ, LE MOTIF EST À LA FOIS ŒUVRE ET SIGNATURE



Blek le Rat peint ses personnages à taille réelle.



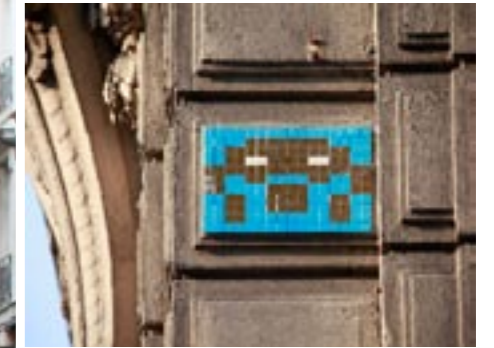
Un symbole de paix pour Jérôme Mesnager.



Sébastien Lecca fait pousser un peu d'humanité entre les pavés.



Gregos pose des visages grimaçants ou souriants selon son humeur.



Space Invaders sème ce motif de jeu vidéo.

Surprise à la sortie du métro Rambuteau : un fœtus blanc est tracé sur le sol. Un autre apparaît, quelques mètres plus loin. Puis un autre. Jeu de piste, énigme, revendication politique? Reproduit à plus de 150 exemplaires dans la capitale, ce dessin large d'un mètre ne surprend plus les promeneurs. Normal. Depuis l'explosion du *street art* dans les années 1980, les Parisiens se sont habitués à voir des dessins, pochoirs et messages sibyllins orner les façades. Et les préfèrent aux graffitis qui saturent le mobilier urbain.

Si l'affichage sauvage est aussi ancien que les murs (d'où la célèbre loi de 1881 et son « Défense d'afficher »), il a pris une dimension réellement picturale en mai 1968, mêlant provocation et poésie. Ernest Pignon-Ernest est un précurseur des fresques murales. La veille du centenaire de la Commune de Paris, en 1971, il a exposé des centaines de sérigraphies à la Butte-aux-Cailles, au Père-Lachaise et au métro Charonne, des images de corps massacrés le 8 février 1962. Le mouvement est lancé. Dix ans plus tard, Paris ouvre une galerie à ciel ouvert. Les hommes blancs de Jérôme Mesnager se fauillent sur les murs en 1983, suivis des personnages de Blek le Rat, puis des beautés brunes de Miss.Tic, dont le féminisme s'affiche à coups de slogans qui interpellent le passant. L'artiste utilise la rue, dit-elle, pour « trouver immédiatement un public et le provoquer ». Avec ses masques grimaçants sortant des murs, Gregos exprime des coups de gueule politiques. Sébastien Lecca, l'homme aux fœtus, rêve de les voir devenir un symbole d'espoir en l'humanité. « Au fond, le seul point commun de ces artistes est d'avoir choisi la rue pour support, et, par leur exposition publique, l'envie de vouloir

ELSA SICART, ODOLE ROSEY, SYBILLE METZE PROU

dire au monde "j'existe" », explique Paul Ardenne, critique d'art contemporain et coauteur du livre *100 artistes du street art* (La Martinière). À force d'être répété, le motif est à la fois œuvre et signature.

À la différence des graffs tagués à la va-vite, le *street art* ne s'autorise pas l'improvisation. « Je peux mettre une dizaine d'heures à réaliser les pochoirs d'un singe ! C'est pour ça que j'évite les animaux qui ont trop de poils », plaisante Gérard Laux, de Mosko et Associés, qui couvre les façades d'animaux de la jungle. La palette de leurs techniques est aussi large que leur inspiration. Certains utilisent le pochoir, comme Mosko et Associés ; Jérôme Mesnager peint directement sur les murs ; Ernest Pignon-

Ernest y colle ses dessins au tracé plus précis. D'autres y fixent des objets, masques, figurines, ou encore des compositions de mosaïques, à l'instar de celles que Space Invaders incruste au-dessus des plaques de rue.

Après trente ans d'existence, cet art populaire a connu la consécration avec l'exposition *TAG au Grand Palais*, en 2009. Depuis, plus d'une dizaine de galeries spécialisées se sont ouvertes dans Paris. Le *street art* perdra-t-il en fougue ce qu'il a gagné en reconnaissance? « Il n'a plus rien d'innovant et fait l'objet d'un véritable business, déplore Paul Ardenne. Certains n'hésitent pas à vendre leurs dessins sur des bouts de bois, comme s'ils les avaient peints dans la rue ! » Selon Miss.Tic, rien d'incompatible à travailler dans la rue et exposer. « Est-ce qu'on va reprocher à un musicien de vendre des disques en plus de la scène? » Les artistes les plus ambitieux (ou mégalos) s'affranchissent de toute frontière. En investissant d'autres villes européennes. Ou même, dans le cas de Sébastien Lecca, en s'immisçant dans notre quotidien : il dissémine le motif de son fœtus à coups de tampon sur des billets de banque.

Julie Reynié



Rimbaud dans Paris, sérigraphie, 1978, Ernest Pignon-Ernest.